

Les grands courants idéologiques

Droites, gauches : quels clivages ?

Depuis plus de deux siècles le partage droite-gauche structure la vie politique, organisant positionnements et représentations à travers ses dimensions politiques, sociologiques et idéologiques. Michel Hastings montre d'abord comment ces deux visions du monde pourraient s'originer dans un conflit relatif aux enjeux d'égalité et de volonté. Mais il rappelle aussi combien chacun des deux camps se révèle pluriel et explique qu'on ne saurait rendre compte de ces différences doctrinales à partir de la notion de radicalité ou en les ordonnant selon une approche généalogique. Enfin, si prégnant soit-il, le clivage gauche-droite a très souvent nourri sa contestation comme en témoignent, ces dernières années, l'expérience de la troisième voie ou l'émergence du populisme.

C. F.

Souvent présenté comme la *summa divisio* de la vie politique, le clivage gauche-droite n'en finit pas d'imposer ses paradoxes. Régulièrement annoncé comme moribond ou dépassé, il surprend par sa formidable résilience et sa capacité à structurer l'espace politique ; de même, constamment qualifiées d'impossibles à définir, ces notions n'en continuent pas moins à faire sens auprès d'une grande majorité de Français qui parvient à se positionner sur l'axe gauche-droite. Cela fait près de deux siècles que les vertus simplificatrices de ce schéma bipolaire se sont installées dans l'imaginaire politique des sociétés contemporaines (1). Mots boussoles dont la métaphore spatiale conforte les fonctions d'orientation, mots totems à travers lesquels individus et groupes construisent une partie de leurs identités sociales et politiques (2), gauche et droite constituent également de solides lieux de mémoire. Saturée de conflits historiques, malmenée par des terminologies nomades, l'opposition de la droite et de la gauche semble rejouer inlassablement la scène primitive du Grand Partage, celle des « Deux France ». C'est que ce vieux couple, condamné à vivre ensemble, se construit en effet à la fois aux lisières du mythe et dans l'historicité turbulente des changements politiques et sociétaux. Trois dimensions le composent (3) : d'abord, une dimension politique qui fait des notions de droite et de gauche des étiquettes et des labels permettant de structurer l'affrontement démocratique, de classer les personnes et les organisations politiques, d'identifier les programmes. Ces deux catégories constituent dès lors des ressources de positionnement et de légitimation stratégiquement manipulées par les acteurs en compétition pour le pouvoir. Ensuite, une dimension sociologique qui voit dans la gauche et la droite des cristallisations identitaires. L'histoire de cette opposition est en effet aussi celle de la construction des milieux sociaux qui ont trouvé, dans les usages de ces catégories de gauche et de droite, les outils nécessaires pour forger les schèmes culturels de leur conscience collective. Que l'on songe au mariage, d'ailleurs un peu forcé, de la classe ouvrière et de la gauche, du bourgeois et de la droite ! Enfin, une dimension idéologique qui considère la gauche et la droite comme des notions pourvoyeuses de sens, renvoyant chacune à des croyances, à des valeurs, à des principes qui permettent de dessiner le modèle de la société légitime. C'est à cette dimension normative du clivage gauche-droite que nous nous intéresserons ici en essayant plus précisément de répondre à trois questions. La pensée politique permet-elle de dégager des matrices idéologiques fondamentales susceptibles d'authentifier la gauche et la droite ? Ces catégories, souvent énoncées au singulier, ne masquent-elles pas d'autres lignes de faille révélatrices d'une histoire plurielle des idées ? Droites et gauches n'en viennent-elles pas aujourd'hui à incarner davantage des zones de passage

(1) M. Gauchet, « La droite et la gauche », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, tome 3, *Les France*, 1992, pp. 395-467.

(2) J. Laponce, *Left and Right. The Topography of political Perceptions*, Toronto, University of Toronto Press, 1981.

(3) N. Sauer, « Le clivage gauche/droite : quelles réalités ? », *Cahiers français*, n° 350, mai-juin, 2009, pp. 73-76.

que des buttes témoins, lieux dans lesquels se recomposent en permanence les frontières idéologiques et axiologiques des deux camps ?

Deux visions du monde

La pensée politique se laisse parfois séduire par la tentation essentialiste en recherchant d'éventuelles structures élémentaires de la gauche et de la droite. La démarche nous semble néanmoins recevable si elle s'en tient au repérage d'une trame idéologique suffisamment élastique pour accueillir ensuite l'historicité des contextes de production des doctrines.

Un conflit autour de l'enjeu de l'égalité

Noberto Bobbio, dans un ouvrage au succès retentissant, concluait son analyse des différentes définitions des termes de la dyade, en affirmant que « la distinction entre droite et gauche découle du jugement positif ou négatif porté sur l'idéal d'égalité, jugement qui dépend lui-même en dernière instance de la différence de perception et d'appréciation de ce qui rend les hommes égaux ou inégaux » (4). Se trouvent ainsi posés, deux types idéaux de posture philosophique et morale. D'un côté, celle d'une droite plus encline à considérer les inégalités justifiables soit en raison d'un ordre naturel hiérarchique, soit en fonction des inégales performances ou mérites de chacun ; de l'autre côté, celle d'une gauche plus soucieuse de voir, dans les inégalités, les effets d'une question sociale inacceptable à laquelle seules des réponses politiques et juridiques permettront de remédier. L'hypothèse de ce filigrane originel, qui parcourrait la droite et la gauche, mérite néanmoins d'être prolongée et discutée. Il convient tout d'abord, de préciser que ce clivage n'oppose pas une droite inégalitaire et conservatrice à une gauche égalitaire et progressiste, mais que le conflit porte sur le sens à donner au principe d'égalité dans une société moderne et libérale. En effet, l'actuelle division gauche-droite est moins un avatar de la Révolution française et de l'affrontement entre les partisans de la tradition et les tenants du changement que l'héritière de la question sociale avec ce qu'elle suggère de volontarisme politique et réformateur ou de protection minimale et conditionnée. Faire du rapport à l'égalité, l'étoile polaire du clivage gauche-droite renvoie aussi à des conceptions différentes de la nature humaine et de la société. À une vision du monde de droite, centrée sur une anthropologie pessimiste de l'Homme qui le fait vivre dans un monde d'insécurité et de compétition, répondrait une vision du monde de gauche, plus confiante en l'humanité de l'Homme et dans la nécessité pour l'État de protéger les citoyens d'une société génératrice d'inégalités. Dans le premier cas, l'égalité est définie en termes de droits individuels, dans le second de droits sociaux. Dès lors que l'inégalité est un fait social, la pensée de gauche

en déduit un projet politique de correction, ou pour reprendre la terminologie de Steven Lukes, « un principe de rectification » (5). Un tel impératif n'est possible que s'il existe un idéal égalitaire à l'aune duquel s'évaluent les inégalités à rectifier ainsi qu'une théorie selon laquelle ce qui doit être corrigé soit corrigible, parce que résultant de dysfonctionnements sociaux remédiables par la volonté humaine. Ce sont donc bien *in fine*, deux conceptions du vivre ensemble et donc de la conflictualité que Noberto Bobbio repère dans le clivage droite-gauche. L'une fondée sur le sentiment que la critique est vaine voire scandaleuse au regard d'un ordre social dont les inégalités internes participent de la nature même du lien communautaire ; l'autre qui valorise l'autonomie des consciences et donc une plus grande légitimité du désaccord et de la formulation de solutions correctrices alternatives. Louis Dumont interprète en ce sens la polarité droite-gauche comme la tension entre le devoir d'appartenance et le droit d'indépendance, faisant ainsi de la droite le dépositaire d'un imaginaire holiste et de la gauche le défenseur d'une idéologie individualiste (6).

Un conflit autour de l'enjeu de la volonté

L'enjeu de l'égalité a montré l'importance que la gauche accordait à la force motrice de la volonté. Celle-ci caractérise non seulement la nouvelle figure de l'Homme issu des Lumières, mais aussi la croyance en la capacité quasi démiurgique de l'action politique. Stéphane Rials en a déduit l'hypothèse stimulante que « le propre » de la droite serait justement son « horreur de la volonté ». Afin de valider son hypothèse, l'auteur éprouve le besoin de faire le ménage au sein des droites françaises en considérant qu'historiquement le libéralisme orléaniste et le césarisme napoléonien ne seraient pas de vraies droites mais des centres qui ont toujours dû godailler entre des forces contraires. Dès lors, seuls les légitimistes devraient être qualifiés de droite. Cette démarche primordialiste conduit Rials à faire de la doctrine traditionaliste le creuset d'une irréductible identité de droite. Ce qui fait dire à l'auteur que : « La droite est avant tout un doute sur le politique, un scepticisme sur les possibilités de créer un bonheur collectif (de 'changer la vie') [...] La pensée de droite est donc une pensée de la volonté malheureuse, une méditation sur l'hétérotélie (7), sur la volonté inadéquate au mieux et dévoyée au pis, un refus, en dernière analyse, de la politique, puisque la politique, dans l'ordre intérieur, est toujours plus ou moins mise en œuvre d'une volonté,

(4) N. Bobbio, *Droite et gauche. Essai sur une distinction politique*, Paris, Seuil, 1996, p. 130.

(5) S. Lukes, « Qu'est-ce que la gauche ? », dans M. Lazar (dir.), *La gauche en Europe depuis 1945*, Paris, PUF, 1996, p. 380.

(6) L. Dumont, « Sur l'idéologie politique française. Une perspective comparative », *Le Débat*, n° 58, janv.-fév. 1990, pp. 128-158.

(7) Du grec *heteros*, autre, et *telos*, but, le mot hétérotélie désigne le fait que l'action des hommes produit toujours des résultats différents, à des degrés variables, des fins recherchées.

illusion d'un programme ou dérisoire d'un plan » (8). De Frédéric de Maistre vitupérant les folles prétentions de la société à s'instituer elle-même au nom d'une Raison triomphante, à Friedrich von Hayek trouvant ridicule l'idée d'une volonté générale susceptible d'imaginer un nouveau système, de constituer autrement la société, ou même de la réformer de façon sensible, la pensée de droite semble unie dans la même dénonciation du scandale de la volonté. Stéphane Rials ne dit rien de la gauche, mais il semble possible d'en dessiner les contours. Elle serait une pensée de l'autonomie, d'un individu perfectible qui s'engage dans la connaissance du monde sans s'incliner devant les autorités antérieures, capable de juger par lui-même et d'agir en conscience. La gauche serait donc l'éloge de la volonté, volonté individuelle qui fait de l'humain le promoteur de son bonheur, volonté politique qui voit dans l'action publique l'expression d'un impérieux désir de réforme et de progrès. Ainsi, gauche et droite seraient, chacune, identifiables par un récit singulier des origines. Deux structures idéologiques archétypales que les contextes historiques auraient alimentées plus que véritablement bousculées, deux mythologies fondatrices de corpus doctrinaux. L'identification d'un plus petit dénominateur commun de la gauche et de la droite ne saurait néanmoins restituer toute la complexité et l'originalité de cette opposition. Changeons donc de focale.

Des lignes de faille internes

Selon Marcel Gauchet, le besoin idéalement de la gauche et de la droite est d'autant plus puissant qu'il y a pluralité réelle des gauches et des droites. Les enquêtes sociologiques ont d'ailleurs montré l'importance des subcultures internes à chaque camp (9). Plutôt que de dresser l'inventaire forcément fastidieux et lacunaire des différentes expressions doctrinales de la gauche et de la droite, il nous semble plus judicieux de discuter les critères de la mise en scène du pluralisme des gauches et des droites.

Une échelle de radicalité

La première méthode consiste à penser la partition idéologique de la gauche et de la droite à partir d'une échelle de radicalité. Les discours politiques et académiques ont ainsi depuis longtemps imposé l'idée que les catégories de gauche et de droite étaient flanquées chacune d'une extrémité. L'extrême gauche comme l'extrême droite, dont on pourrait d'ailleurs également montrer la pluralité, représenteraient les bornes ultimes du clivage. D'un point de vue théorique, ce travail de polarisation idéologique soulève au moins trois questions. Celle tout d'abord du crédit qu'il convient d'accorder à la notion même de radicalité. Elle tend en effet à rejeter ce qu'elle désigne aux marges du système politique, en sa périphérie,

imposant par là l'idée d'une centralité qui serait occupée par les partis et les programmes dits de gouvernement, à la modération reconnue. La notion de radicalité en vient donc à exercer une sorte de police idéologique en instruisant le procès en légitimité des corpus théoriques peu conformes à l'horizon d'attente des démocraties libérales. Une entreprise de disqualification menée au nom de la présomption de violence systématiquement associée à la position d'extrémisme. Que l'on songe au destin étonnant du petit opuscule signé par le Comité invisible, « L'insurrection qui vient » (10), dont le succès en librairie fut égal à l'acharnement policier contre ses présumés auteurs. Solliciter l'échelle de radicalité pour distinguer la pluralité des gauches et des droites revient également à considérer que la radicalité est synonyme de pureté théorique. En affirmant par exemple que l'extrême droite est plus à droite que la droite, on émet l'hypothèse curieuse que le corpus idéologique de l'extrême droite définirait avec plus de conviction et de vérocité l'identité idéologique de la droite. Les extrêmes se transformeraient alors en gardiens de l'orthodoxie idéologique. L'enjeu d'une telle question est la lutte symbolique pour la détermination du « sacré idéologique », c'est-à-dire pour la reconnaissance des principes et des valeurs qui de manière ontologique et dogmatique entendent définir les « régimes de vérité » de la gauche et de la droite. Les gauches européennes, depuis les premières discussions sur l'héritage du marxisme à la fin du XIX^e siècle, ont ainsi été traversées par d'importantes discussions théoriques relatives aux voies réformistes ou révolutionnaires du changement. Ces débats ne portaient pas seulement sur les temporalités et les modalités de l'action politique, mais aussi sur le point de savoir qui pouvait revendiquer le monopole légitime du patrimoine de la gauche socialiste. Les auteurs de la gauche critique étudiés par Philippe Raynaud se complaisent également dans ce désir d'apparaître comme les derniers défenseurs d'une vraie démocratie (11). Distinguer dans une perspective idéologique des gauches et des droites à partir de la notion de radicalité conduit enfin à oublier certaines réalités de l'histoire politique. Notamment celle qui a vu les segments les plus extrémistes de chaque camp se désolidariser bien souvent du clivage-gauche. Zeev Sternhell a su montrer, malgré les polémiques qui accompagnèrent la sortie de son ouvrage, l'importance du « ni droite ni gauche » comme construction sociale d'un lieu idéologique régénérateur, débarrassé des vieilleries sémantiques (12).

(8) S. Rials, « La droite ou l'horreur de la volonté », *Le Débat*, n° 33, janvier 1985, p. 41.

(9) C. Ysmal, « Face à l'extrême droite, la droite existe-t-elle ? », dans P. Bréchon, A. Laurent et P. Perrineau (dir.), *Les cultures politiques des Français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, pp. 139-164 ; M. Hastings et S. Strudel, « Gauche indivise et gauches singulières », in P. Bréchon et alii, *op. cit.*, pp. 165-188.

(10) Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, Éditions la Fabrique, 2007.

(11) P. Raynaud, *L'extrême gauche plurielle. Entre démocratie radicale et révolution*, Paris, Autrement, 2006.

(12) Z. Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983.

L'illusion généalogique

Un deuxième mode d'identification des pluralismes de gauche et de droite consiste à manipuler les métaphores de la parenté afin de repérer des sous-ensembles idéologiques suffisamment homogènes pour se voir reconnaître un « air de famille ». L'objectif est double : repérer d'abord des projets politiques partageant un lot commun de principes essentiels, d'évidences incontestables, à partir desquels les actions individuelles et collectives prennent sens et justification ; inscrire ensuite ces projets dans une filiation historique qui témoignerait de la capacité des sociétés à fertiliser des patrimoines idéologiques. L'entreprise menée par René Rémond est en ce sens exemplaire. En 1954, paraissait *La droite en France*. Trente ans plus tard, l'ouvrage prenait pour titre *Les droites en France* (13). Le passage au pluriel confirmait l'importance accordée par l'auteur au travail taxinomique et à sa volonté de dégager ce qu'il nommait des traditions de droite. Les lecteurs ont surtout retenu la tripartition devenue aujourd'hui l'un des paradigmes les plus classiques de l'histoire politique. On ne dira jamais assez combien le succès de ce maître livre doit à son mode narratif. Légitimisme, orléanisme, bonapartisme, savamment découpés dans leur chronologie respective, semblent prendre vie et corps à travers trois récits où se mêlent personnages historiques, événements politiques et positionnements idéologiques relatifs à des enjeux significatifs. La magie opère. Certes, concédait René Rémond, entre ces trois droites, des échanges se sont opérés, des rapprochements esquissés, des coalitions nouées contre l'adversaire commun, la gauche. Mais l'essentiel est ailleurs, dans l'hypothèse d'une continuité qui « enjambe les ruptures institutionnelles et se maintient à travers la succession des générations et en dépit des mutations de la société française ». L'identité plurielle des droites se transmet donc dans le temps, au prix de quelques métamorphoses mais en préservant les fondamentaux théoriques. Se défendant des critiques qui lui furent alors adressées, René Rémond précisait que la continuité des traditions idéologiques ne renvoyait à aucune image fixiste mais à la permanence d'archétypes qui acquièrent, avec la durée historique, suffisamment de cohérence pour survivre hors de leurs contextes sociopolitiques de naissance. L'orchestration ternaire des droites par Rémond constitue une formidable entreprise fictionnelle, dont la vertu pédagogique est indéniable, mais qui instaure une prime indélébile à l'histoire continuiste des idées, comme si la construction des idéologies relevait d'une quelconque génétique. L'illusion généalogique continue, malgré quelques amendements, de nourrir nombre de projets éditoriaux collectifs. Désormais, histoires des gauches et histoires des droites (14) s'écrivent à travers la problématique de ce « tous pour un, un pour tous » qui offre l'avantage d'envisager la singularité du détail tout en préservant l'unité du tout. Il est ainsi tout à fait symptomatique que les deux volumes d'une récente *Histoire des gauches en France* s'achèvent chacun par un chapitre consacré à « l'homme de gauche » au XIX^e et au XX^e siècles. Les idéologies, les cultures, les

sensibilités politiques trouvent ainsi l'occasion d'une ultime incarnation réductrice.

Par-delà droites et gauches

L'histoire politique est pleine de contestations du clivage gauche-droite. Celles-ci ont pris des formes diverses, totalitaires avec le fascisme, démocratiques avec toutes les formules centristes. Les sociétés contemporaines ne semblent pas avoir renoncé à l'utopie de la société indivise.

L'expérience d'une troisième voie

L'une des expériences récentes de dépassement du clivage droite-gauche les plus intéressantes fut incontestablement celle de « la troisième voie ». Dans son acception contemporaine, la formule associe un programme de gouvernement porté par Tony Blair et le *New Labour* et une doctrine politique dont les jalons théoriques furent posés par le sociologue Anthony Giddens. Le projet entendait s'affranchir des « modèles dépassés » de la social-démocratie et du néo-libéralisme (15). Ces deux grands modèles idéologiques, conçus dans des contextes historiques révolus, ne seraient plus en mesure de répondre aux défis et aux attentes de la société contemporaine. Avec la troisième voie, Giddens souhaitait non seulement ouvrir « une route radicale » vers un nouveau centre politique mais aussi rompre avec le clivage classique au sein des gauches européennes entre réformistes et révolutionnaires. Deux idées fortes charpentent le projet de troisième voie (16). Tout d'abord, le souci d'ajuster la doctrine politique aux mutations sociologiques du monde actuel. Il s'agit en effet moins d'une théorie de l'action politique que d'un diagnostic complet des grandes transformations des sociétés contemporaines. La première est la mondialisation, considérée dans toutes ses dimensions (financières, culturelles) qui, avant de devenir la scène privilégiée de l'innovation prônée par la troisième voie, doit être pensée à travers les nouvelles formes de risque qu'elle suscite. La seconde est l'individualisation des sociétés modernes qui conduit aussi bien à de nouvelles demandes de démocratisation des espaces public et privé qu'à la nécessité d'une réponse normative forte sous la forme d'une véritable « politique de valeurs ». C'est ainsi que

(13) R. Rémond, *Les droites en France*, Paris, Aubier, 1982.

(14) J.-F. Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992 ; J.-J. Becker et G. Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004-2005.

(15) A. Giddens, *Beyond Left and Right. The future of radical politics*, Cambridge, Polity Press, 1994.

(16) A. Giddens et T. Blair, *La troisième voie. Le renouveau de la social-démocratie*, Paris, Seuil, 2002 ; L. Bouvet, « Qu'est-ce que la "troisième voie" ? », *Le Débat*, n°124, mars 2003, pp. 33-52 ; J. Tournadre-Plancq, *Au-delà de la gauche et de la droite, une troisième voie britannique ?*, Paris, Dalloz, 2006.

sont réhabilitées les notions de responsabilité, de droits et de devoirs, d'égalité des chances. Mais loin de signifier un retour à l'ordre traditionnel, ces valeurs entendent redéfinir le lien social autour d'une « société de partenaires » dans laquelle chacun aurait un droit égal de regard sur l'activité sociale au sens large. La seconde idée forte qui traverse le projet de troisième voie consiste à promouvoir la réconciliation historique du libéralisme et du travaillisme. En Grande-Bretagne, la stratégie consistait pour le *New Labour* à s'approprier une partie de l'héritage libéral afin d'une part de détacher le libéralisme des conservateurs et d'autre part d'occuper le centre politique de la société britannique. Le projet de dépassement du clivage gauche-droite par la doctrine de la troisième voie s'inscrit dans le cadre plus général de ce l'on nomme parfois le socialisme libéral, oxymore rappelant la dimension transactionnelle du projet, dont les origines intellectuelles remontent à John Stuart Mill et qui trouve aujourd'hui en Amartya Sen, Michael Walzer, Jürgen Habermas et Claude Lefort ses meilleurs représentants. Il s'agit d'une synthèse entre trois traditions : celle du libéralisme politique (protection des libertés individuelles, tolérance, distinction État/société civile), celle du républicanisme (civisme, recherche d'un bien commun), celle enfin du socialisme (régulation politique de l'économie, idéal de justice) (17).

Le défi des populismes

Le clivage gauche-droite se voit également contesté par l'émergence depuis plusieurs années d'un phénomène que l'on a qualifié, faute de mieux, de populisme. Le terme est parfois critiqué pour son inflation, ses imprécisions et son effet latent de stigmatisation à l'encontre des classes populaires, mais son usage s'est répandu dans l'ensemble des discours politiques, médiatiques et académiques. On dit parfois du populisme qu'il serait moins une idéologie sophistiquée qu'un style politique. Toutefois, les formations européennes qui portent ce projet sont parvenues au fil de leurs succès électoraux à élaborer des corpus doctrinaux, sinon parfaitement homogènes, tout au moins suffisamment cohérents pour qu'il soit possible d'en identifier les principaux éléments. Tout d'abord l'imaginaire d'un « peuple un » et foncièrement bon qui permet d'en désigner les ennemis (élites mondialisées, intellectuels cosmopolites, étrangers) ; ensuite, l'idée que le peuple est souverain, donc qu'il convient d'écouter sa voix là où elle s'exprime directement ; également, l'idée que la culture populaire est dépositaire des vraies valeurs, d'où l'éloge fréquent de l'autochtone, du national, des traditions, bref du « pays réel » ; enfin, le postulat selon lequel le chef et le parti incarnent l'unité du peuple et s'y ressource à travers des modes de légitimation d'ordre charismatique (18). Sur cette base commune, les populismes peuvent cultiver certaines singularités nationales en fonction des contextes précis, des rapports de force, des systèmes partisans et autres traits culturels. Ainsi dans les pays scandinaves, les formations populistes ont longtemps délivré un message aux accents anti-fiscalistes afin de dénoncer le régime d'imposition, jugé trop lourd,

de l'État-providence. Au regard de la question du clivage gauche-droite, le phénomène populiste peut sembler paradoxal. D'un côté, il a été régulièrement associé à une radicalisation de la droite, liée notamment à l'expression d'une révolte contre la diffusion des valeurs universalistes et post-matérialistes dans les pays industrialisés avancés. Mais sa persistance politique et électorale témoigne d'une grande plasticité idéologique, sorte de *Catch all ideology*, susceptible d'aimer les indignations les plus diverses dès lors qu'elles sont traduites en termes de lutte des petits contre les gros, des nationaux contre les étrangers. Le brouillage du clivage droite-gauche est accru lorsque le discours populiste participe d'une stratégie de détournement des valeurs et des principes ordinairement rangés à gauche. Les fortes inflexions sociales du discours du Front national, la sollicitation de figures historiques progressistes initiées par Marine Le Pen confirment ainsi à la fois la porosité des frontières doctrinales entre la gauche et la droite et l'importance des enjeux qui s'y déroulent. Lors de sa campagne présidentielle de 2007, Nicolas Sarkozy avait, de manière un peu similaire, contribué à ce populisme transgressif en invoquant des personnages et des événements historiques qu'il associait en dehors de tout contexte afin là aussi d'imposer le rêve d'une Nation dépolitisée.

*
**

Il est impossible de penser le clivage gauche-droite dans ses contenus. L'approche par la dimension idéologique en pâtit assurément, elle qui suggère la possibilité de mettre à jour la résilience de certaines oppositions d'idées. Toutefois, ce qui se dégage de ce jeu d'interactions constantes entre les deux paysages normatifs, est que les notions de gauche et de droite fonctionnent comme la « monnaie de référence de l'échange politique » façonnant et coiffant la plupart des enjeux politiques (19).

Michel Hastings,
Professeur des Universités
Institut d'Études politiques de Lille

(17) S. Audier, *Le socialisme libéral*, Paris, La Découverte, 2006.

(18) D. Albertazzi et D. McDonnell (eds), *Twenty-first century populism. The spectre of Western European democracy*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

(19) A. Noël et J.-P. Thérien, *La gauche et la droite. Un débat sans frontières*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2010.